

UNE INNOCENCE GÉNÉREUSE : Art et justice sociale

À la fin des années 1960, Jorge Luis Borges a publié un conte intitulé *Le rapport de Brodie*, dans lequel le narrateur, un missionnaire écossais, raconte les coutumes d'une tribu primitive appelée les Yahoos, en hommage aux *Voyages de Gulliver*. Dans son rapport, il indique que [traduction] « l'une des coutumes de la tribu est la poésie. Un homme lance spontanément six ou sept mots, habituellement énigmatiques. Il ne peut s'en empêcher et il les crie, debout au centre d'un cercle formé par les sorciers et par le peuple couchés sur le sol. Si le poème ne suscite pas l'émoi, rien ne se passe. Si les mots du poète bouleversent les gens réunis autour de lui, ces derniers s'éloignent tous en silence, saisis d'une terreur sacrée. Ils sentent que l'esprit a touché cet homme; plus personne ne lui parlera ni le regardera, pas même sa mère. Ce n'est plus un homme, mais un dieu et quiconque peut le tuer. »

Depuis nos premières sociétés, autour des feux de caverne, nous avons ressenti le besoin de « lancer six ou sept mots » pour transmettre les choses quasi inexplicables que nous sentions, que nous pensions, que nous imaginions et que nous croyions. Comme pour les poètes Yahoo, la plupart du temps, « rien ne se passe ». Les mots formulés ne suscitent pas l'émoi, ne trouvent pas d'écho et, dans le cas des sociétés où des écrits ont commencé à fleurir il y a cinq millénaires, ils sont relégués à des bibliothèques où ils attendent avec une foi silencieuse que d'anciens ou de futurs lecteurs viennent les trouver. La littérature – l'art — a une patience sans fin.

Toutefois, dans les rares occasions où les mots (qu'il s'agisse d'œuvres d'art, de compositions musicales ou de mouvements de danse) arrivent à émouvoir leur public, il se produit ou peut se produire plusieurs choses.

Première conséquence : L'artiste, par la réaction de son public, devient un être prodigieux doté de qualités divines et exempté des obligations courantes de ses concitoyens. L'artiste peut également devenir un bouc émissaire. Sartre a dit que « le génie est celui que le doigt de Dieu écrase contre le mur ».

Deuxième conséquence : La création reçue sous la forme d'une œuvre d'art est consignée dans une sorte de musée imaginaire (pour reprendre à ma façon l'expression de Malraux.) Dans cet entrepôt de l'art universel constamment expurgé et révisé, on retrouve tant Virginia Woolf que la Mona Lisa, Bach, Banksy, Nietzsche et Shakira. Chaque société retire et ajoute des œuvres canoniques, et tout ce fatras donne naissance au vocabulaire avec lequel les sociétés se définissent et se redéfinissent. Nos langues maternelles sont façonnées par cet espace numineux qui touche aussi bien les personnes qui le partagent consciemment que celles qui en ignorent l'existence. Nous sommes tous des citoyens d'Athènes, de Jérusalem, de Bagdad et de Pékin.

Pour prendre des exemples littéraires, tout Italien est sensible au voyage de Dante, même s'il n'a jamais lu la *Commedia*. Tout Argentin connaît la morale questionnable de *Martín Fierro*, même s'il n'a jamais récité les vers de José Hernández. Tout Allemand évite les paradoxes linguistiques de *Faust*, même s'il n'a jamais vu l'œuvre de Goethe ni ouvert le livre. En venant au monde, nous

sommes reçus dans l’imaginaire de la tribu qui, aujourd’hui plus que jamais, malgré certains murs insensés, possède des frontières fluides. De cet imaginaire commun proviennent nos visions du monde et de nous-mêmes : nos projets de coexistence, nos préjugés, nos ambitions, notre empathie, nos délires et notre double identité d’observateur et d’observé. Le grand poète québécois Saint-Denys Garneau a défini cet être visionnaire que nous portons en nous :

Et cependant dressé en nous
Un homme qu'on ne peut pas abattre
Debout en nous et tournant le dos à la direction
de nos regards
Debout en os et les yeux fixés sur le néant
Dans une effroyable confrontation obstinée et un défi

Troisième conséquence : Il arrive parfois, peut-être plus souvent que nous ne le pensons, que les créations artistiques influencent directement le cours de l’histoire. Par exemple, à certaines occasions, une œuvre peut entraîner un changement social. Nous savons qu’*Oliver Twist* de Dickens a contribué à la modification des lois sur le travail des enfants en Angleterre et que *Germinal* d’Émile Zola a permis d’améliorer un peu le sort des mineurs français. Il y a d’autres exemples dans les Amériques. En 1862, lorsqu’Abraham Lincoln a rencontré la célèbre auteure de *La case de l’oncle Tom*, Harriet Beecher Stowe, on raconte que Lincoln lui aurait dit [traduction] : « Ainsi vous êtes la petite femme qui a écrit le livre qui déclencha cette grande guerre. » Au 20^e siècle, *Hausipungo* de Jorge Icaza, *El Mundo es Ancho y Ajeno* de Ciro

Alegría, *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain, entre autres, ont contribué à documenter, voire à changer, la condition des personnes exploitées.

Le génial Aby Warburg proposa le concept de *Nachleben* ou persistance des images, selon lequel il y aurait une continuité et une transformation des images au fil du temps, dans des contextes culturels très variés. On pourrait peut-être appliquer ce concept warburgien à toutes les productions artistiques et pas uniquement aux images. C'est-à-dire l'appliquer aux mots, aux sons et aux mouvements afin de voir de quelle façon les mots prononcés par les poètes Yahoo, lorsqu'ils suscitent l'émoi, sont traduits de génération en génération, donnant ainsi lieu à des significations variées et à des fins très différentes. *Hamlet* était pour les contemporains de Shakespeare une première ébauche de littérature policière et une remise en question des mécanismes de la monarchie. Pour les lecteurs du 19^e siècle, cette œuvre était un constat de la tension entre le *logos* et la *praxis* ou entre l'action et la réflexion. À l'époque du troisième Reich, elle brossait le portrait d'un nouveau genre de défenseur aryen, tandis que pour les héritiers de Freud, elle représente un conflit psychologique classique. Ces métamorphoses sont lentes, graduelles et, parfois, à peine perceptibles, mais toujours actives comme des courants culturels souterrains dans toutes les sociétés du monde.

Ces courants qui rongent, morcellent et modifient le vocabulaire d'une société altèrent également son identité visible. Ce fait était bien compris des hommes et des femmes qui, dans les Amériques des 18^e et 19^e siècles, ont senti le besoin de s'« indépendantiser » des gouvernements européens. Au Canada, le seul pays des Amériques n'étant pas né d'une révolution, mais d'une contre-

révolution, l'identité nationale n'était pas ressentie comme une opposition à une autre identité (anglaise ou française, espagnole ou portugaise), mais comme une ouverture à toutes les identités, y compris celles à venir. Prenons à titre d'exemple un groupe d'immigrants sikhs arrivés au Canada dans les années 80. Ils furent nombreux à devenir citoyens canadiens et le Canada ne les a pas obligés à adopter une image officielle. Au contraire, il a changé les symboles de son image pour les inclure. Ainsi, lorsqu'un citoyen de religion sikhe a voulu faire partie de la Gendarmerie royale, avec l'emblématique uniforme rouge, les bottes noires et le chapeau à large bord et que, pour des motifs religieux, ce citoyen ne pouvait pas enlever son turban, le Canada a modifié la loi et déclaré fièrement que des membres de la Gendarmerie royale pouvaient arborer leur turban au lieu d'un chapeau. Le *Nachleben* des images peut être symboliquement inclusif.

Au cours des années qui ont suivi les voyages de Christophe Colomb, les soldats lettrés et illettrés qui ont émigré au nouveau continent ont amené avec eux la mythologie européenne, allant des géants et amazones au dieu qui agonise sur la croix, mais aussi les livres qui immortalisaient ces mythologies. Il est touchant de lire dans la première chronique de voyage de Colomb qu'en voyant des lamantins de près à l'embouchure de l'Orénoque, Colomb a cru voir, à cause de sa lecture de Plinio, « trois sirènes sortir bien haut de la mer, mais (ajoute fidèlement l'amiral) elles n'étaient pas aussi belles qu'on les décrit. »

Ses descendants ont aussi agi sous l'emprise de l'imaginaire, hérité de l'Europe de cette époque, et ont cru au pouvoir intellectuel (et aussi talismanique) des livres. L'Université de Cornell possède un exemplaire de

l'Illiade, dans sa traduction par Pope, que Lafayette a pris dans sa bibliothèque en France et amené avec lui en Amérique, pour émuler son héros, Alexandre Le Grand, qui avait toujours avec lui, dans ses voyages, un exemplaire d'Homère. Le général San Martín transportait dans sa sacoche, durant ses campagnes militaires, les œuvres de Diderot, et ces mêmes exemplaires se trouvent aujourd'hui dans la Bibliothèque Nationale de l'Argentine. Notre bibliothèque porte le nom de son fondateur, Mariano Moreno, qui fut l'un des secrétaires du premier rassemblement révolutionnaire (« la première junte ») en 1810, et qui a traduit le *Contrat social* de Rousseau, manuscrit qui est également dans notre patrimoine. En justifiant la nécessité de fonder une bibliothèque nationale qui serait le noyau emblématique d'un pays voulant être indépendant, Moreno a écrit les lignes suivantes juste avant son décès à l'âge de 33 ans : « Si les peuples ne s'illustrent pas, si leurs droits ne sont pas vulgarisés, si chaque homme ne sait pas ce qu'il vaut, ce dont il est capable et ce qu'on lui doit, de nouvelles illusions succéderont aux précédentes, et après avoir hésité quelque temps face à un million d'incertitudes, nous serons peut-être destinés à remplacer les tyrans sans toutefois détruire la tyrannie. » De tels mots fondamentaux représentent le *Nachleben* que Diderot avait écrit un demi-siècle auparavant et que Moreno avait lu sans doute : « Instruire une nation, c'est la civiliser; y éteindre les connaissances, c'est la ramener à l'état primitif de barbarie. »

Ces concepts, dans de multiples variations régionales, ont touché les hommes et les femmes des Amériques et les ont poussés à établir les États-nations dans lesquels nous vivons aujourd'hui. Nous pouvons le constater, nous qui vivons sous une même étiquette géographique dans des communautés qui se reconnaissent comme étant indépendantes. Pourtant, ce que nous ne pouvons malheureusement pas constater, c'est le *Nachleben* de ces concepts

dans ces mêmes sociétés aujourd'hui, sa pérennité active et sa vigueur créative. Je m'explique.

Quatrième conséquence : J'ai parlé de trois possibles conséquences de l'acte poétique. Il en existe une autre plus lointaine, plus importante, plus souhaitable et qui se manifeste rarement : il s'agit de la transformation de l'individu touché par l'œuvre d'art du citoyen éthique, empathique, capable de renoncer à ses tendances égoïstes et mesquines, impatient de faire de sa société un lieu suffisamment juste et suffisamment heureux.

Dans la réalité politique, nos gouvernements n'offrent à l'éducation et à la culture que des éloges du bout des lèvres et des budgets parmi les plus bas de l'ensemble des organismes publics, ce qui démontre la faible importance qu'ils accordent véritablement à ce que Moreno appelait « s'illustrer ». Les programmes culturels de nos gouvernements disent encourager la culture, mais, en réalité, ils ne font que lui jeter des aumônes en la reléguant effectivement à la catégorie d'activité superflue, décorative, de simple divertissement. Nos programmes éducatifs ignorent ou prétendent ignorer que l'école doit être un lieu dans lequel l'imagination jouit d'une liberté absolue, sans but concret, alimentée par les intelligences pédagogiques et créatives d'enseignants passionnés. Au lieu de cela, nous avons transformé l'école en un centre d'entraînement pour les bureaux et les usines. Dans toutes nos sociétés actuelles, l'activité intellectuelle a perdu son prestige, et la parole elle-même a cessé d'avoir une force transformatrice et un pouvoir thaumaturgique. Ceci a permis maintes fois que le discours rationnel et argumentatif soit remplacé par des slogans sectaires et des accès de colère exprimés dans un tweet.

Que ce soit sur le plan individuel ou collectif, nous ne faisons plus confiance à notre relation avec les œuvres d'art. Nous acceptons le discours commercial qui ne cherche que des consommateurs et qui veut nous convaincre que nous ne sommes pas assez intelligents pour la « haute culture » qui serait, nous dit-on, trop compliquée, lente et difficile. Et l'industrie sait bien qu'elle ne peut pas vendre un produit « compliqué, lent et difficile ». Ainsi, nous n'acceptons pas l'œuvre ouverte, le texte qui n'est pas dogmatique. Nous sommes éduqués à nous contenter des réponses concluantes, nous refusons un livre qui nous interroge, une œuvre d'art qui n'offre pas de conclusions. Nous savons, depuis des millénaires, que l'empathie et la connaissance de l'autre s'apprennent plus aisément et de façon plus approfondie par l'intermédiaire des œuvres de fiction que par l'intermédiaire de cours de psychologie et d'anthropologie, mais nous nous méfions de ces amitiés imaginaires qui s'offrent à nous depuis *l'Épopée de Gilgamesh* jusqu'à maintenant. Nous voulons savoir à quoi sert une œuvre d'art au lieu de tout simplement nous contenter et d'être reconnaissant de son existence et de l'effet qu'elle produit en nous. « *Art Happens* », a observé Whistler judicieusement. « L'art a lieu ». C'est tout.

L'art, la littérature, peuvent nous offrir des fables exemplaires et des questionnements de plus en plus amples et perspicaces. Mais aucun art, aucune littérature, même pas les meilleurs ou les plus rationnels, ne peuvent nous épargner de notre propre sottise. Des tableaux, des sculptures, des expositions, des vidéos, des œuvres musicales et dramaturgiques, des romans, des poèmes, des scénarios cinématographiques (pour renoncer à la tentation facile des étiquettes) ne peuvent pas nous protéger de la souffrance ou de l'erreur

délibérée, des catastrophes naturelles ou artificielles causées par notre propre avidité suicidaire. La seule chose que l'œuvre d'art peut faire, c'est, parfois miraculeusement, nous raconter cette folie et cette avidité, et nous rappeler que nous devons rester vigilants face aux technologies commerciales, qui sont de plus en plus perfectionnées et autosuffisantes. L'œuvre d'art qui nous touche est porteuse, pour nous, de maintes possibilités transformatrices.

L'œuvre d'art peut nous offrir du réconfort face à la souffrance et des mots pour nommer nos expériences. Elle peut nous dire qui nous sommes, et nous enseigner à imaginer un avenir dans lequel, sans exiger une fin heureuse et conventionnelle, nous pouvons demeurer vivants, ensemble, mais de manière équilibrée, sur cette terre battue.

Les menaces prononcées contre les artistes et les écrivains depuis les trônes des rois, depuis les chaires des inquisiteurs, depuis les fauteuils des présidents, depuis les bureaux des grands patrons des entreprises, n'ont fait, semble-t-il, qu'encourager notre reconnaissance de l'art comme l'activité essentielle de l'être humain. Quand dans *La République* de Platon, le fougueux philosophe Thrasymaque déclare que la justice n'est autre qu'une « innocence généreuse » et l'injustice, une question de « prudence¹ », nous savons qu'il a tort, mais la méthode socratique ne parviendra pas à prouver, de façon précise et irréfutable, la fausseté de ses définitions. Elle permettra à Socrate de déclarer que la justice doit figurer « parmi les biens qu'on doit aimer pour eux-mêmes et pour leurs conséquences, si l'on aspire au bonheur² ». Mais, comment définir le bonheur? Que veut dire aimer une chose

¹ Platon, *La République* I:XX

² Platon, *La République* II:I

pour elle-même? L'œuvre d'art (même la parole de la fiction que Socrates condamne dans un autre passage) peut probablement nous aider à répondre à ces questions ou à les formuler de façon plus claire devant le défi tenace déclaré par Saint-Denys Garneau. Qu'importe si peu de gens s'intéressent à l'art et à la littérature; si beaucoup lisent mal; si les artistes et les poètes, selon les Yahoos, peuvent être anéantis par n'importe qui; si la majorité des gens confondent la propagande avec la création artistique – pourvu que les œuvres d'art se perpétuent et que les livres résistent, avec l'espoir qu'ils nous aideront à être un peu plus heureux et un peu moins insensés.

Alberto Manguel